

Quand je suis né, il pleuvait et personne ne s'en souciait. Ce jour-là, à vrai dire, personne ne se souciait de rien. C'est du moins ce que les gens disaient : ce jour-là, il fallait montrer à qui voulait le voir que la seule chose qui comptait, c'était la grande mort de l'année, de la décennie, du siècle. Ce matin-là, alors que je venais au monde, Juan Perón mourait et chacun voulait montrer au moindre quidam que le reste n'avait pas d'importance. Parfois les habitants d'un pays se complaisent dans leur chagrin parce que celui-ci les unit, les masse, les rassemble, leur fait croire qu'ils peuvent un moment laisser de côté leurs rancœurs et leurs querelles et se reconnaître dans un sentiment partagé qui leur donne l'impression d'être un peu moins seuls – et bien plus probes. Ils profitent donc de la moindre occasion – ce genre d'aubaine est compté, la tragédie doit être à la hauteur, d'autant que, par définition, les grandes tragédies restent exceptionnelles – et souffrent tous ensemble. Même si, en général, leurs raisons diffèrent. Lorsque je suis né et que Perón est mort, beaucoup souffraient parce qu'ils l'idolâtraient et avaient besoin de lui – ou étaient en tout cas convaincus d'avoir besoin de lui. Certains avaient une peur bleue de ce

qui pouvait arriver dans le pays – de ce qui pouvait leur arriver à eux – privé de sa présence. Dans leur grande majorité, ils étaient tellement habitués à le voir à la tête du pays que l'effort de penser la patrie sans lui leur paraissait cruel, inutile : en général, tout effort de pensée semble cruel à la majorité. D'autres, nombreux, le détestaient tant qu'en s'obligeant à afficher une légère affliction, ils s'imaginaient être plus gentils que Lassie.

Quoi qu'il en soit, c'était un jour extraordinaire, un de ces moments rarissimes où tous les habitants d'un lieu – sauf nous, les nouveau-nés et quelques marginaux – pensent la même chose. N'est-elle pas belle, l'idée d'un pays entier animé de pensées identiques ? N'est-ce pas l'un des plus hauts sommets que notre civilisation puisse atteindre ? N'est-il pas exaltant, à la fois triste et exaltant d'avoir fait partie d'un tel phénomène sans y avoir pris part, je veux dire par là d'avoir été l'un des minoritaires à séjourner dans l'eau sans être un tsunami ? Pour ceux qui y croient, ne faut-il pas y voir une sorte de signe du destin ?

Cette journée unanime fut sans conteste l'un des effets grandioses que seules certaines morts produisent : aucune autre circonstance rapprochant à ce point les nationaux ne me vient à l'esprit – sauf peut-être la faillite, qui frappe tous les dix ou douze ans un pays comme le mien alors qu'elle ne survient jamais dans d'autres –, ou un match de football – où les nationaux se sentent vraiment en accord. N'allez pas croire que je me plains, que ma blessure saigne encore : loin de moi l'idée d'imaginer qu'une naissance puisse avoir de telles conséquences. Et puis une mort publique affecte celui qui meurt, quelqu'un qui a fait quelque chose de sa vie – qui, pour employer des termes désagréables, ne l'a pas gâchée ;